
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 19/2 (1992)

DOI: 10.11588/fr.1992.2.57267

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Plouvier); le système de François Delsarte (1811–1871) pour la «sémiotique du geste» *vulgo*: pantomime (Anne-Marie Drouin); le dépouillement des Archives de Bicêtre à l'Assistance publique pour y retrouver les gens du spectacle hospitalisés pendant la première moitié du XIX^e siècle (Lydie Boulle); l'application de la loi de novembre 1892 sur le travail des enfants au théâtre, avec ses dérogations (Philippe-Manneville); Louis Rouffe et l'École marseillaise de pantomime au XIX^e siècle (Pierre Echinard); le délicieux opéra du château de Valrose à Nice (Michel Steve); Copeau et l'École du Vieux Colombier (Micheline Nickler); et, pour clore, le théâtre en banlieue parisienne dans les années trente (Sylvie Rab).

Il n'y pas de conclusion. D'ailleurs serait-elle possible au vu de la diversité de ces études ponctuelles? Il se dégage cependant une idée réconfortante de ces travaux, la vigueur, jamais prise en défaut, d'un goût du spectacle qui fait du peuple français, n'en déplaise à l'Italie, la nation la plus comédienne de la terre.

François MOUREAU, Paris

Michael HENKER, Eberhard DÜNNINGER, Evamaria BROCKHOFF, *Hört, sehst, weint und liebt. Passionsspiele im alpenländischen Raum*, München (Süddeutscher Verlag) 1990, 336 p. (Veröffentlichungen zur Bayerischen Geschichte und Kultur, Nr. 20/90).

Pour célébrer la trente-neuvième représentation du célèbre Mystère de la Passion d'Oberammergau, dont la première eut lieu en 1634, une exposition fut organisée en 1990. Elle fut accompagnée de l'édition d'un somptueux et riche catalogue. Disons tout de suite que ce dernier dépasse de loin ce qu'il est convenu de désigner sous ce nom. Le catalogue proprement dit, avec d'ailleurs des notices fort développées et de très belles illustrations, n'occupe qu'une centaine de pages. Le reste est constitué de vingt-quatre contributions très érudites précédées d'une introduction due à M. Henker.

Les Mystères de la Passion sont examinés sous tous leurs aspects ainsi que les problèmes de civilisation qui permettent de les mieux comprendre. Dans la partie proprement historique les A. s'attachent tout d'abord à l'étude du genre littéraire des origines jusqu'à l'époque baroque. Ils en examinent les manifestations dans les diverses régions et ses mutations à l'époque contemporaine. Dans un second temps, ses rapports sont envisagés avec l'histoire de l'art, de l'art populaire et de la musique. La troisième partie est toute entière consacrée à l'exemple le plus célèbre, Oberammergau.

Celui-ci, rappelle opportunément M. Henker, constitue une exception, puisque la décision de représenter tous les dix ans la Passion du Christ est venue d'un vœu prononcé par la communauté lors de l'épidémie de peste de 1633. En règle générale, ces Mystères eurent une origine beaucoup plus lointaine. La source se trouverait dans les développements que le clergé aurait apportés, dès le X^e siècle, à la liturgie de Pâques. Toutefois, la lecture des différents articles conduit à penser que ces représentations furent particulièrement en vogue à deux époques: la fin du Moyen Age et au cours du siècle qui suivit la guerre de Trente Ans, jusqu'en 1750 environ. Si la Souabe, la Suisse, la Styrie et la Carinthie (on pourrait ajouter l'Alsace oubliée ici) ne furent pas absentes du mouvement, celui-ci eut ses foyers principaux en Bavière et au Tyrol où les communautés qui organisèrent des représentations régulières furent au nombre de 320 à 350 sur un total qui peut être estimé à 500 environ.

Quelle était la signification de ces Mystères dans les lieux, particulièrement, où ils étaient les plus répandus? La liste fournie par M. Brenninger (p. 62) révèle qu'on les trouvait dans les villages comme dans les villes petites ou grandes et que c'était vraiment suivant l'expression rapportée par un autre auteur «un théâtre fait par le peuple et destiné au peuple». Mais un théâtre qui n'avait, sans doute, rien à voir avec ce que nous entendons par ce terme aujourd'hui. C'est là que se situait la véritable coupure entre la période ancienne, jusqu'aux dernières années du XIX^e siècle parfois, et le XX^e siècle. Pour M. Schönwiese ces représenta-

tions pouvaient prendre les caractères d'un rituel magique destiné à écarter le mal suscité par le péché de l'homme en lui opposant le bien absolu, c'est-à-dire le sacrifice du Fils de Dieu. Sans nier l'intérêt de cette explication, il me semble préférable de suivre les A. qui insistent sur la relation qui a existé entre la floraison et le succès de ces Mystères et le renouvellement religieux issu du Concile de Trente. En Allgäu, le rôle des Capucins souligné par Mme. Knorr, semble capital. Il se trouve révélé par la place prise, comme source d'inspiration de nombreux Mystères, par le livre du célèbre auteur spirituel de la fin du XVII^e siècle, Martin von Cochem O.M.Cap.: *La vie et la Passion de Jésus Christ*. M. Brünninger semble donc tout à fait en droit d'écrire qu'il ne s'agissait pas tant d'un «phénomène ethnologique que d'une œuvre catéchétique et déjà missionnaire» (p. 61). Cette fonction apparaît aussi avec éclat dans les processions du Vendredi Saint organisées par les Jésuites que les A. rattachent, à juste titre, aux représentations proprement théâtrales. Certaines, comme celle d'Augsbourg en 1605, que M. Rausch décrit avec soin à partir de la longue description qu'en donna le P. Jacob Gretser S. J., étaient, en réalité, de grandes fresques en plusieurs tableaux qui se déroulaient à travers les villes et où se trouvaient entremêlés des groupes sculptés et peints avec des personnages vivants (p. 89-90). Il y avait là comme un support aux méditations de Carême qui étaient dites à haute voix accompagnées de musique et de chœurs dans les Mystères plus élaborés.

On en arrive à se demander si une parenté n'existait pas encore au début du XVIII^e siècle entre certaines de ces illustrations théâtrales et musicales et celles exécutées dans les temples luthériens qui allaient trouver le point extrême de leur épanouissement artistique dans les *Passions* de Jean-Sébastien Bach. Sans aller jusque là, Mme. Hastaba révèle cependant la part prise par certains auteurs protestants dans la composition des Mystères très largement répandus sur les scènes des pays catholiques.

Il n'empêche que ceux-là ont été perçus comme une manifestation du christianisme baroque, le caractérisant, au même titre que des dévotions telles que le chemin de croix, le Christ à la colonne, les plaies sur le corps du Sauveur qui furent présentées à la piété des fidèles dans les églises et leurs alentours sous la forme de monuments ou d'objets sculptés. Entre les mises en scène réalisées autour de personnages vivants et les œuvres plastiques en place dans les lieux de culte n'existaient-ils pas des rapports profonds définissant une communauté de civilisation, sans qu'il soit possible, reconnaît M. Finkenstaedt, d'aller plus avant dans le domaine des influences?

Il en fut cependant des Mystères de la Passion comme des autres expressions de la vie religieuse de l'âge baroque. Eux aussi, ils furent mis en cause par l'*Aufklärung* et finalement supprimés, au moins pour quelques décennies. Plusieurs auteurs attachent un grand intérêt à cette question et, par les analyses qu'ils conduisent, par les textes qu'ils citent, parviennent à mieux éclairer le combat des Lumières. Il fut d'abord le fait des évêques (mais s'agit-il des Lumières ou des effets d'un rigorisme déjà présent en France un siècle plus tôt?) qui s'en prirent au fait de porter sur la scène «le plus grand mystère de notre sainte Religion» et aux divers excès de langage ou autres commis à cette occasion par des gens sans formation. C'était donc au nom de la décence que la condamnation était portée et il n'était pas rare que l'on allât, comme le prince-archevêque de Salzbourg, Colloredo, jusqu'à accuser acteurs et spectateurs «de profaner» le saint temps de la Passion du Christ (p. 72). Il n'est pas inintéressant de constater que ce furent exactement les arguments mis en avant par certains milieux luthériens deux siècles plus tôt pour obtenir l'interdiction des représentations. Les autorités civiles quant à elles, s'en prenaient surtout au caractère populaire de ce théâtre (*Brauchspiele* p. 43). On s'y entretenait, constatait l'administration bavaroise au temps de Montgelas, avec une «langue populaire basse, triviale, indécente et en grande partie corrompue» (p. 54). Le prétexte de ces écarts de langage servait peut-être, suggère M. Schönwiese à propos du Tyrol, à couvrir d'autres griefs. Il révélait en effet un attachement à des formes traditionnelles de culture contre lesquelles luttait l'Etat éclairé. D'autant que ces grands rassemblements où l'on commémorait selon des pratiques ancestrales la mort du Christ pouvaient bien, un jour, devenir le point de départ de révoltes populaires.

La très grande qualité des communications rassemblées et la richesse de la documentation

présentée font de cet ouvrage non seulement le grand livre de synthèse que l'on attendait sur les Mystères de la Passion en Allemagne du Sud et en Autriche mais aussi un outil indispensable à qui veut étudier la civilisation baroque dans les pays germaniques.

Louis CHÂTELLIER, Nancy

André ZYSBERG, *Les Galériens. Vies et destins des 60000 forçats sur les galères de France 1680–1748*, Paris (Editions du Seuil) 1987, 433 S. (L'Univers Historique).

Im Dezember 1986 verteidigte André Zysberg an der Ecole des hautes études en sciences sociales seine bei Emmanuel Le Roy Ladurie entstandene thèse d'Etat »Les Galères de France et la Société des galériens (1680–1748)«. Die hier anzuzeigende Arbeit stellt die für die Drucklegung überarbeitete und gekürzte Fassung dieses opus magnum dar. Zysberg beschäftigt sich bereits seit langem mit der Geschichte der französischen Mittelmeerescadra, der kurzen aber glanzvollen Epoche der vor allem in Marseille beheimateten Kriegsgaleeren während der Regierungszeit Ludwigs XIV. Dem deutschen Leser ist er durch die von ihm besorgte Edition der Mémoires de Jean Marteilhe, eines wegen seines Glaubens verurteilten Galeerensträflings, bekannt geworden.

Die Lebenswelt der rund 60000 Schicksalsgenossen des Jean Marteilhe bildet auch den Gegenstand der vorliegenden Arbeit. In bemerkenswerter Weise gelingt Zysberg dabei die Umsetzung einer geradezu gigantischen Fülle von Sozialdaten in eine nicht nur lesbare, sondern geradezu spannende und ergreifende Beschreibung dieses »pourrissoir d'hommes« des französischen Ancien Régime. Ausgehend von der Situation in den Gefängnissen am Ende des 17. Jahrhunderts verfolgt der Autor den Weg der Verurteilten durch Frankreich bis auf die Ruderbänke der königlichen Galeeren. Bereits in den ersten beiden Kapiteln bestätigt sich ein Befund, den die jüngste sozialgeschichtliche Forschung bereits in Hinblick auf andere Gruppen der frühmodernen Gesellschaft konstatiert hat: die Sozialdisziplinierung des absoluten Staates stieß an der Peripherie monarchischer Herrschaftspraxis immer wieder an strukturelle Grenzen. So bestimmte in erster Linie das unmittelbare Profitinteresse der Kerkermeister und Galeerenvögte das Leben der Verurteilten, während die zum Schutze ihrer Arbeitskraft regelmäßig wiederholten Ordonnanzen eher die Begrenztheit königlicher Autorität dokumentieren.

Die faszinierendsten Abschnitte des Buches beschäftigen sich mit der unterschiedlichen Herkunft von Zehntausenden von Sträflingen, mit denen die Schiffe der französischen Mittelmeerflotte bemannt waren. Sie geben Aufschluß über die Schwere der Vergehen, die die Galeerenstrafe nach sich zogen und zeigen, in welchem Verhältnis Strafmaß und Überlebenschance zueinander standen. Noch zu Beginn des 18. Jahrhunderts stellten gefangene Nordafrikaner und Untertanen des türkischen Sultans etwa 20% der Galeerenruderer. Dabei spielte es offenbar keine Rolle, ob sie Muselmanen waren oder sich zum griechisch-orthodoxen Glauben bekannten. Der zwangsweise Einsatz von Westafrikanern und Kriegeren verschiedener Irokesenstämme erwies sich hingegen als wenig erfolgreich.

Das größte Rekrutierungsreservoir bildeten aber während des gesamten Zeitraumes französische Strafgefangene. Unter ihnen wiederum behaupteten die Deserteure unangefochten den ersten Rang, gefolgt von den Zivilverurteilten, bei denen die wegen Diebstahls und Eigentumsvergehen Bestraften in der Mehrzahl waren. Das von Zysberg aus tausenden von Daten herauspreparierte Sozialprofil der Galeerensträflinge kann trotz einer bestechenden Eindringlichkeit notwendigerweise nicht alle Fragen beantworten.

Während des Dreißigjährigen Krieges hatte die französische Krone beispielsweise nicht wenige spanische Kriegsgefangene auf die Galeeren geschickt. Für die an kriegerischen Auseinandersetzungen reiche Regierungszeit Ludwigs XIV. fehlen aber entsprechende Hinweise. Hatte man, so ist zu fragen, aus politischen Gründen oder aus praktischen Erwägungen